

— Veuillez vous adosser à ce mur, monsieur, dit l'officier en s'adressant à Jean d'Arramonde d'un ton plus doux ; car au moment d'exécuter cette terrible sentence, il ne pouvait se défendre d'un peu de pitié et d'émotion... Désirez-vous l'un ou l'autre qu'on vous bande les yeux ?

— Non, non, dit d'Arramonde avec vivacité.

Le paysan secoua négativement la tête avec une sorte de mouvement machinal.

— Nous sommes à un moment où l'on doit savoir mourir, murmura-t-il avec une touchante expression de résignation. N'im porte ! j'aurais bien voulu embrasser ma pauvre femme et mon petit Jacques... Que vont-ils devenir sans moi ?

Et, inclinant le front, il alla s'appuyer au mur à côté de d'Arramonde, en ajoutant :

— Ah ! monsieur, pardonnez à un pauvre homme ! C'est moi qui suis cause que vous êtes ici...

— Les Anglais ont perdu la bataille de Montmorency ! dit Jean d'Arramonde en relevant fièrement la tête, comme s'il eût puisé dans cette pensée de consolation suprême la force de braver la mort... je meurs content, mon ami, je meurs en soldat, frappé par les balles anglaises... Vive le roi ! vive la France !

— Vive la France ! répéta le paysan en murmurant dans une dernière parole le nom de cette ingrate et bien-aimée patrie d'adoption à laquelle son cœur appartenait tout entier.

A un signe de l'officier, les soldats saisirent leurs fusils et couchèrent en joue les deux victimes.

— Monsieur, dit alors Jean d'Arramonde, me permettez-vous au moins de commander le feu ?

— Faites, monsieur, répliqua le lieutenant anglais.

Mais au moment où le gentilhomme béarnais allait pousser ce dernier et fatal commandement, le galop de plusieurs chevaux retentit sur la droite.

— Une voix impérieuse s'écria :

— Arrêtez !

Jean d'Arramonde tourna les yeux vers la direction d'où venait cet ordre imprévu.

— Ma foi, bien volontiers ! dit-il aussitôt en retrouvant tout l'à-propos de sa verve gasconne.

Les soldats relevèrent brusquement leurs armes et les présentèrent au nouvel arrivant ; l'officier salua respectueusement de la pointe de son épée.

Ce cavalier dont l'intervention soudaine suspendait le supplice des prisonniers était le général Wolf en personne.

Trois ou quatre officiers l'accompagnaient.

James Wolf s'approcha du lieutenant et, se penchant sur le cou de son cheval, il lui demanda rapidement quels étaient ces deux hommes qu'on allait fusiller.

L'officier anglais lui répondit quelques mots à voix basse, et aussitôt les regards du général Wolf parurent se fixer sur Jean d'Arramonde avec intérêt et surprise.

Puis se redressant tout à coup ;

— Qui vous a donné l'ordre de fusiller ces prisonniers ? demanda-t-il à l'officier.

— Le major Hawson.

— Le major Hawson est un sot !

Il fit avancer son cheval devant le peloton d'exécution.

— Vous êtes libre, dit-il au Canadien d'un ton brusque ; allez-vous-en. Lieutenant Garnloy, commandez à deux hommes de reconduire ce paysan au village... Quant à vous, monsieur, reprit-il en s'adressant à Jean d'Arramonde en français, vous

seriez mon prisonnier jusqu'à ce que j'aie décidé sur votre sort... Vous garderez cet officier français à vue, lieutenant Garnloy, et vous m'en répondrez sur votre tête.

Le lieutenant s'inclina respectueusement et s'empessa d'exécuter les ordres de son général.

Le paysan canadien fut reconduit aux avant-postes et mis en liberté immédiate ; quant à Jean d'Arramonde, on le plaça entre les soldats et on le conduisit de nouveau à la ferme abandonnée.

Il y avait dans l'aile gauche de cette ferme une sorte de cellier fermé par une porte énorme et qui recevait un jour douteux d'une étroite ouverture défendue par une forte croix en fer.

Ce fut là que l'officier anglais enferma Jean d'Arramonde, après avoir fait jeter sur le carreau humide deux bottes de paille fraîche.

Une sentinelle fut placée devant la porte, une autre devant la petite fenêtre.

Cette dernière précaution était cependant bien inutile, car, même si la croix de fer eût été décollée, cette lucarne aurait été trop exiguë pour donner passage au prisonnier.

## XII

### LA SENTENCE DE MORT.

Pendant quelques jours, Jean d'Arramonde put croire qu'au milieu des graves préoccupations qui l'assiégeaient, le général Wolf avait oublié son existence.

Il s'attendait à être interrogé, jugé et sans doute condamné de nouveau ; car il ne supposait pas que le général anglais lui eût fait grâce de la vie pour le garder prisonnier jusqu'à la fin du siège de Québec.

Mais, à son grand étonnement, près d'une semaine se passa sans qu'il vit d'autre visage que celui du soldat muet qui deux fois par jour lui apportait sa nourriture.

Le général Wolf avait, en effet, de graves préoccupations.

La défaite de Montmorency, en lui révélant la vigueur incroyable de la petite armée française, lui donnait des craintes sérieuses touchant l'issue de cette campagne.

Québec bombardé, à moitié détruit, ne se rendait pas. L'armée de M. de Montcalm, solidement retranchée, semblait invincible. Il ne fallait pas songer à la tourner ni à la déloger par la force de la position inexpugnable où elle s'était établie au nord de la ville.

La pensée qu'il serait peut-être contraint de battre en retraite avec ses forces énormes, sa flotte puissante, sa formidable artillerie, torturait l'âme ardente et ambitieuse de James Wolf.

Pendant plusieurs jours, ses vaisseaux remontèrent et redescendirent le Saint-Laurent, de l'île d'Orléans au cap Rouge.

Le général se tenait debout à l'avant d'un navire, cherchant anxieusement si, au milieu de cette ligne de falaises qui se dressaient devant lui comme une muraille il n'y aurait pas un point où il pût tenter une descente.

Il avait à ses côtés un officier de marine jeune comme lui, et qui devait illustrer un jour le nom qu'il portait.

Mais le capitaine Cook avait beau multiplier ses sondages, calculer la baisse sensible que chaque marée produisait dans les eaux du grand fleuve, il ne trouvait sur la côte aucun point où une armée nombreuse pût abordée rapidement et gagner les hautes terres situées au sud de la capitale du Canada.